

Notre quelque part

Romancier, poète du *spoken word* nourri de jazz et de blues, Nii Ayikwei Parkes est né en 1974. Il partage sa vie entre Londres et Accra.

Notre quelque part, unanimement salué par la presse et finaliste du Commonwealth Prize, a été élu Meilleur premier roman étranger de la sélection Lire 2014. Porté à merveille par une traduction qui mêle langage courant et langue populaire d’Afrique de l’Ouest, il s’est également vu décerner les plus grands prix de sa catégorie.

« Cet emballant métissage repose sur un mélange, ô combien réussi, des codes du roman de genre mondialisé avec ceux du conte oral africain. »

Lire

« Jonglant avec les codes du polar à l’anglo-saxonne et du conte traditionnel, le romancier poète confronte remarquablement les cultures. »

L’Express

« Nii Ayikwei Parkes fait mouche, brossant des personnages truculents, tissant une enquête tourbillonnante entre deux mondes, à la frontière d’une société fracturée. »

Marianne

PRIX MAHOGANY DU ROMAN
PRIX LAURE-BATAILLON
DE LA MEILLEURE ŒUVRE TRADUITE
PRIX BAUDELAIRE DE LA TRADUCTION

N I I A Y I K W E I P A R K E S

NOTRE
QUELQUE PART

*Un roman ghanéen
traduit par Sika Fakambi*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Titre original :
Tail of the Blue Bird

© Nii Ayikwei Parkes, 2009.

First published as *Tail of the Blue Bird* by Jonathan Cape,
an imprint of The Random House Group Ltd.

Nii Ayikwei Parkes has asserted his right under the Copyright,
Designs and Patents Act 1988 to be identified
as the author of this work.

© Zulma, 2014, pour la traduction française ;
2023, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Notre quelque part*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



*À ma mère, Mary Na Akuyea Parkes,
qui m'a ouvert à la rêverie. À Christopher Wells,
qui le temps d'un après-midi m'a enseigné l'art
de la patience et de la négociation. Et à la mémoire de
mon père, Jerry, grâce à qui j'ai appris à me lever tôt.*

« Sur ce monceau de fumier nous chercherons
parmi les décombres notre talisman d'espoir »

Cette terre, mon frère

Kofi Awoonor

Les oiseaux n'ont jamais cessé de chanter. Si tu regardes bien, tu vas voir que quoi qu'il se passe les oiseaux vont chanter leur chanson. Au temps de mon grand-père, la forêt était dense dense, et beaucoup plus haute ; nous n'avions pas besoin d'aller loin pour tuer un phacochère. Ah, leurs pistes commençaient aux abords du village et le goût de leur viande dans notre bouche était comme l'eau, tellement nous en mangions. Je me souviens. Maintenant ils se sont enfoncés loin loin, les phacochères. Mais toutes les choses sont entre les grandes mains d'Onyame. Et seul Onyame, celui qui brille, sait pourquoi les crottes des chèvres sont si belles à voir. On ne se plaint pas.

Quand je pars en forêt, je vois que le monde est plein d'étonnements. Les oiseaux sont tout couleurs couleurs. Rouge. Bleu de la mer. Jaune. Certains comme les feuilles. D'autres blancs comme le blanc du coton nouveau. Est-ce qu'il y a une seule créature qu'on ne trouve pas là-bas ? Le plus petit gibier que j'ai rapporté à la maison est l'adanko. (Les ndanko ne sont pas difficiles à attraper. Même quand ils se cachent, on va toujours voir leurs grandes oreilles

dépasser. Si je les avais créés, j'aurais mis des yeux sur leurs oreilles en pointe, pour les protéger. Mais alors, j'aurais eu trop de mal à les capturer. Et peut-être la faim serait en train de me consumer. Ah, adanko. Tu cours vite, mais j'ai beaucoup de pièges. Ainsi vit le chasseur.)

Alors on ne se plaint pas. Il fait bon vivre au village. La concession de notre chef n'est pas loin et nous pouvons lui demander audience pour toutes sortes d'affaires. Il n'y a que douze familles dans le village, et nous n'avons pas d'embêtements. Sauf avec Kofi Atta. Lui, c'est mon parent, mais avant même que j'aie su nouer mon pagne tout seul ma mère m'avait déjà averti qu'il nous apporterait de lourds ennuis. Je me souviens ; la nuit d'avant, mon père avait rapporté otwe, la viande d'*antilope*, et ma mère était en train de cuisiner une sauce abenkwan.

Yao Poku, m'a-t-elle dit, quand tu joues avec ton parent Kofi, regarde bien ooo.

Yooo.

Yao Poku ! (Ma mère me disait toujours les choses deux fois.) J'ai dit, regarde bien quand tu joues avec Kofi Atta. Est-ce que tu m'as entendue ?

Yooo.

Elle a pris ma main, et dans le creux elle a versé un peu de sauce chaude, pour que je goûte. Après un peu, elle a dit, Tu sais que la femme qui a aidé sa mère a perdu son cordon ombilical, non ? Et elle a secoué sa tête. La chose n'est pas enterrée. Un de ces jours, le garçon là va nous apporter des embêtements.

Alors, peut-être que je ne devrais pas être surpris,

mais j'ai oublié. On ne pense pas à ces choses. C'est comme la lumière. Le jour, il y a toujours de la lumière et on n'y pense pas, mais moi, Yao Poku, je suis un chasseur, alors la lumière me surprend. Ce que je connais bien, c'est l'obscurité de la forêt, et si la lumière tombe sur moi quand je marche là-bas c'est comme une incision de couteau. Quand je pars en forêt les bruits là-bas sont plus éclatants que la lumière, alors oui c'est la lumière qui me surprend. Voilà comment j'ai été surpris alors même que ma mère m'avait averti de bien regarder – *fais attention*.

Nous étions à notre quelque part quand ils sont arrivés. D'abord la fille avec ses yeux qui ne voulaient pas rester en place. Hmm, puisque tu es là, laisse-moi te raconter. Les ancêtres disent que la vérité est courte mais, *sēbi*, si l'histoire est mauvaise, alors même la vérité va s'étaler comme un crapaud écrasé par une voiture sur une de ces routes qu'ils sont en train de construire. Moi, celui qui se tapit au sol, celui qui guette, moi, Yao Poku, qui ai parcouru toutes les forêts de Atewa à Kade, qui ai vu tous les cobs, tous les phacochères, tous les cobras et les léopards qui font tourner cette terre qui nous porte, moi, Yao Poku, j'ai été surpris. Mais laisse-moi te raconter cette histoire avant qu'elle ne refroidisse. C'est mon grand-père Opoku, celui dont les mains n'étaient jamais vides, qui m'a appris que ce que l'homme blanc anglais nomme *Histoire*, c'est avant tout des mensonges écrits à l'encre fine. Mon histoire n'en est pas. Il est dit que le malicieux tisserand des toiles du

monde, Ananse, ne faisait pas commerce de parole, alors moi je vais parler. Je vais te raconter cette histoire.

C'était kwasida, nkyi kwasi – *une semaine* avant kuru kwasi, le temps où il devient tabou, sɛbi, de parler de la mort et des funérailles. Nawɔtwe avant qu'on n'aille verser les libations pour ceux qui sont passés de l'autre côté. Je suis sûr et certain du jour, mais si tu crois que je suis en train de te mentir, toi-même tu n'as qu'à consulter les Bono, qui pendant des siècles ont veillé sur les jours des Asantehene.

Nous étions à notre quelque part quand elle est arrivée. Celle dont les yeux ne voulaient pas rester en place. Moi-même je revenais de la case du malafoutier. (La femme qui nous vend habituellement le vin de palme n'ouvre pas sa boutique le jour de kwasida. Pendant six ans, elle est partie vivre à la grande ville, Accra, et depuis son retour elle refuse de travailler le *dimanche*. Avant son départ pour la ville, elle vendait des tomates au bord de la route, mais c'est une autre histoire.) Donc, le malafoutier m'avait donné une grandealebasse de sa *cuvée spéciale*, et j'étais en chemin pour retourner dans ma case quand j'ai entendu la fille crier comme un agouti dans un piège. Je ne fais pas n'importe quoi avec mon vin de palme, jamais jamais, alors je suis d'abord allé déposer laalebasse dans un coin de ma case, et puis je me suis assis sous l'arbre tweneboa sur la place du village.

Elle portait une façon de jupe petit petit là. Et ça montrait toutes ses cuisses, sɛbi, mais les jambes de

la fille étaient comme les pattes de devant de l'enfant de l'*antilope* – maaigre seulement ! (C'est plus tard que j'ai appris qu'elle était la chérie d'un certain *ministre*. Hmm. Ce monde est très étonnant.) Son *chauffeur* portait *kaki* de haut en bas comme les colons d'en temps d'avant, et il voulait la calmer, mais la fille secouait sa tête et elle criait seulement. Après un peu, elle a repris force et elle a commencé à courir vers une voiture claire façon qui était au bord de la route. Et le *chauffeur* pourchassait son derrière comme la poussière.

Quand j'ai demandé aux enfants, Oforiwaa, Kusi et les jumeaux Panyin et Kakra, qui jouaient sur la place du village, ce qui s'était passé, ils ont dit que la Benz crème s'était garée là, et la fille était en train de pourchasser un oiseau à tête bleue (c'est vrai qu'il y a beaucoup de choses belles à voir dans notre village) quand elle a commencé à pincer son nez. Elle a appelé son *chauffeur*, et ensemble ils ont commencé à renifler en l'air comme les chiens font, jusqu'à arriver devant la case de Kofi Atta. Ils ont dit, Agooo, mais personne n'a répondu. Alors le chauffeur a levé le *kete*, et il a gardé ça en l'air, et la fille est entrée dans la case. C'est dans ce moment que la fille a commencé à crier. C'était le matin encore, et son bruit a jeté le silence sur la forêt. Mais ce qui s'est passé après leur départ là, c'est ça qui est vraiment étonnant. Je te dis la vérité. Même l'aigle n'a pas tout vu.

Le soleil était au plus haut, féroce assis au milieu du ciel. Je me reposais sur le bois du palmier

tombé par terre près de l'arbre tweneboa, et j'écoutais ma *radio* (ces jours-ci je peux capter la nouvelle station *Sunrise FM* de Koforidua) en buvant un peu de mon vin de palme et en surveillant les enfants qui jouaient non loin – quand ils sont arrivés. La première voiture s'est avancée vers l'arbre à toute allure et s'est arrêtée avec un grand criaillement de pneus, en soulevant le sable comme si c'était de l'enveloppe de grain de riz. Il y avait deux aburuburu dans les arbres. Je te dis seulement, ils se sont envolés vite vite, en faisant ce bruit qui ressemble à de l'eau qui coule dans la gorge et en battant leurs ailes fort, pendant que les autres voitures s'arrêtaient à côté de la première. En tout, cinq voitures sont venues. Des voitures de *police*. Et la première ne ressemblait même pas aux autres voitures de *police* qu'on peut voir quelquefois. Mmm hmm. C'était un engin Pinzgauer, avec une longue *antenne* en haut là. C'est comme ça que j'ai compris que l'affaire était sérieuse. Le Pinzgauer, c'est ça que les militaires utilisent quand ils vont dans la brousse pour faire leurs exercices d'armée ; je les vois toujours quand je vais chasser.

Un gros homme en habit de *civil* est descendu du Pinzgauer. Il portait un grand abomu noir pour tenir son pantalon *jeans*, et il mâchait des arachides.

C'est qui le chef ici ?

Les enfants ont pointé vers le kapokier géant derrière le champ du cultivateur Asare. *Le chef habite dans la concession là-bas.*

Les autres *policemans* étaient déjà descendus de leurs voitures. Tous les *policemans* là – un, un, un

jusqu'à neuf, en habit tout noir dans notre village dès le jeune matin là ? Celui qui était en habit de *civil* a regardé à droite à gauche, et j'ai vu qu'il regardait aussi derrière l'arbre, vers la bassine sanyaa bleue de ma mère, que j'ai placée au sommet du toit de ma case, après sa mort. Je me souviens qu'elle a transporté son eau dedans jusqu'à ce que le fond se perce de petits trous, et après elle a emporté ça dans son champ pour récolter ses légumes dedans jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul gros trou. J'ai placé la bassine sur les feuilles séchées de mon toit, pour voir ma case au loin quand je reviens de la forêt. Quand le *policeman* a regardé, j'ai regardé aussi. Et il m'a regardé, et il a pointé vers moi.

Toi là, tu parles anglais ?

Ah. J'ai pensé que l'homme là, ou bien il ne connaît pas le respect, ou bien, sɛbi, parce que j'ai rasé mes cheveux il n'a pas vu mes soixante-quatorze années ? Mâcher des arachides pendant qu'il me parle ! Je n'ai même rien dit. J'ai levé ma calebasse, et j'ai bu un peu du vin de palme de Kwaku Wusu. C'était doux. Kwaku Wusu est le meilleur malafoutier des seize villages de notre chefferie et des douze villages de la chefferie de Nana Afari.

Toi !

Le *policeman* a marché vers moi pendant que les enfants sautillaient autour de lui. Oforiwaa a commencé à chanter la chanson *Papa Police* en frappant dans ses mains. (La petite là ne s'arrête jamais de chanter.) Kusi est resté auprès des huit *policemans* en uniforme, et il touchait leurs pistolets pendant que

les *policemans* essayaient de le chasser. Ces *policemans* là, vraiment, ils prennent leurs pistolets avec eux partout, tout le temps. Même moi, moi un chasseur, je laisse mon fusil à la maison le jour de kwasida.

Son nom est Opanyin Poku, ont dit les jumeaux.

Et le *policeman* a dit, Ah. Un *ancien*. Donc il a montré un peu de l'éducation que sa mère lui a donnée, il a vite avalé ses arachides, et il a mis ses mains derrière son dos. *Opanyin Poku, s'il vous plaît, est-ce que vous parlez anglais ?*

J'ai souri, et j'ai fini mon vin de palme. Doucement doucement. Moi-même ici j'ai fait l'enseignement élémentaire pour adultes de Kwame Nkrumah.

Le *policeman* a parlé encore et il a dit, Bon, faut écoute. J'ai pas temps beaucoup beaucoup ici. Jé si là dans mon lamaison de Accra, et on ma pélé téléphone pour dit fille là a véni voir chose ici, et ça sent gâté. Vous connais chose dans histoire là ?

Eï, nos Aînés disent qu'une nouvelle fraîche est aussi agitée qu'un oiseau mais ça là vraiment ! La fille était venue le matin même, et c'était toujours le matin même. Je te dis, l'après-midi n'était pas encore arrivé, et ces *policemans* avaient déjà fait tout le chemin depuis Accra. Comme s'il n'y avait pas de *policemans* à Tafo. J'ai secoué ma tête.

Vous n'a pas vu la fille là ?

Oui oui, *police*, j'ai vu lui. Maaigre fille comme ça.

Le *policeman* a souri. Mais vous n'a pas senti rien ?

Non, moi-même jé n'a pas senti rien.

A-Ah. Il s'est tourné pour regarder les autres *poli-*

cemans. Vous là, vous sentez quelque chose ?

Oui, sergent, ça pue la viande pourrie.

Merci. Il s'est tourné vers moi encore. Et vous n'a pas senti rien encore ?

Non, Sargie.

Il a secoué sa tête. Bon, par où la fille là a parti ?
Accra.

Non. Quel côté elle a parti ici même ? Son bras s'est levé vers l'arbre tweneboa.

J'ai pointé vers la case de Kofi Atta.

La main du gros *policeman* est descendue pour attraper le bâton noir dans son abomu. *Allons-y.*

Les autres *policemans* ont commencé à marcher derrière lui. Après un peu, il s'est arrêté et il s'est tourné vers moi encore.

Opanyin Poku, pardon, faut véni un peu avec nous ici.

J'ai dit à Kusi de venir ramasser ma calebasse et ma *radio*, d'aller déposer ça à la devanture de ma case et d'aller dire à Mama Aku que je serai de retour après un peu. Et c'est après seulement que je me suis levé pour marcher vers les *policemans*.

Le sargie essayait de chasser les enfants, mais ils continuaient à chanter et refusaient de partir. Il m'a regardé les yeux.

J'ai dit, Les enfants. Cessez, et rentrez à la maison.

Ils ont cessé de suivre les *policemans* pour faire demi-tour direct. Soudain, le sargie a frappé dans ses mains. *Les enfants, est-ce que vous, vous sentez quelque chose ?*

Non, chef sergent. Ils ont commencé à rire et ils sont

partis en courant.

Le sargie a froncé ses sourcils et il m'a regardé les yeux. Opanyin Poku, pourquoi nous tous là on dit ça sent chose gâtée, et vous tous ici vous n'a pas senti rien ?

J'ai ri. Sargie, est-ce que je peux dire quelque chose en langue twi de chez nous ?

Ah, Opanyin, y a pas problème.

Alors écoutez bien ce que je vais dire, Sargie. Sɛbi, notre village là, c'est comme un vagin. Ceux qui sont dedans n'ont pas de problème ; ceux qui sont dehors trouvent que ça sent.

La devanture de la case de Kofi Atta était en désordre. Il y avait un tas de bidie près de son foyer de cuisine, et un canari à eau brisé près de la porte. L'obsidienne du canari traînait sous le kɛtɛ comme l'œil perdu d'une chauve-souris géante. Le sargie et les autres *policemans* se pinçaient le nez et se regardaient les yeux. Je voyais bien qu'ils avaient peur. Sargie a pointé vers le kɛtɛ et un grand *policeman* teint clair l'a levé. Je suis entré dedans, et après moi tous les *policemans* – un, un, un jusqu'à neuf sont entrés aussi. Personne n'a pensé à lever le kɛtɛ en l'air pour laisser le soleil venir dans la case. Moi-même, ça ne me faisait rien. C'était sombre, mais je voyais clair. Il y avait un trou dans les feuilles séchées sur le toit de Kofi Atta, alors un peu de soleil pouvait quand même

se glisser à travers comme au fond de la forêt profonde. J'ai senti l'odeur du vieux vin de palme. (Kofi Atta aime vieillir son vin jusqu'à ce qu'il devienne très amer et fort.) Il y avait quelque chose sur le ketɛ de Kofi Atta, et la chose là avait à peu près la taille d'un petit otwe qui vient de naître.

Kaï, a crié le sargie, *ça pue, ici!* Il a sorti une *lampe électrique* de son abomu, et il a allumé ça.

Et là, tous les *policemans* ont commencé à crier. Oh Awurade! Eï Jésus! Asem bɛn ni! Ce qui en temps normal m'aurait fait beaucoup rire, parce que un peu avant ils étaient tous là en train de parler grand anglais, mais c'est vrai que la chose que nous tous on voyait là... ce n'est pas une chose qu'on peut voir chaque jour. Même moi, Yao Poku. Et quand la peur t'attrape comme ça, ce qu'elle va chercher en dedans, c'est ton premier cri, la langue de ta mère.

La chose qui était sur le ketɛ de Kofi Atta là, ça tremblait. C'était noir et ça brillait, mais quand le grand *policeman* teint clair s'est approché, j'ai vu que c'était wansima. Wansima apem apem, *par milliers*. Les wansima se sont envolées, et la case s'est remplie de leur bruit d'ailes. J'ai couru me coller contre le mur, mais elles ont entouré les *policemans*, et ils tapaient leurs pieds par terre pour essayer de les chasser. Je me suis tourné et j'ai enlevé le pagne qui fermait la fenêtre de Kofi Atta, et les wansima sont parties, sauf une ou deux qui sont restées à voler ici ici. Le soleil est entré dans la case, et tout le monde a vu ce qui était sur le ketɛ. La chose là, sɛbi, c'était comme un adanko sans la peau, mais ça n'avait pas

d'os dedans, et c'était rouge rouge, comme les indispositions d'une femme à chaque lune.

C'est un bébé mort, a dit le grand *policeman* teint clair.

Sargie a secoué sa tête.

Un autre *policeman*, noir, mais pas noir noir, et qui avait un trou dans ses dents, a dit, *Ça là, c'est pas naturel*.

Sargie a fait un pas en arrière et il a mis ses mains dans les poches de derrière du pantalon *jeans*. *Bon, enquêteurs, ne perdons pas de vue notre mission. Mensah ?*

Le grand teint clair s'est tourné vers lui.

Oui, chef ?

Tu me délimites un périmètre de sécurité autour de cette habitation. Il s'est tourné vers moi. Opanyin Poku, c'est quoi vous connais de la chose là ?

Rien, Sargie. C'est ça que je lui ai dit. Parce que, pour dire le vrai, j'étais choqué. Ce que j'ai vu là, sɛbi, je n'étais pas supposé le voir. Et aucun humain n'est supposé le voir s'il ne possède pas les pouvoirs qu'il faut pour ça. Je savais déjà que, le plus vite possible, il faudrait que j'aïlle verser mes libations. Tout ça à cause d'une fille dans une jupe petit petit comme ça, avec ses jambes maigres là. Ah, nos Aînés ne mentaient pas quand ils disaient qu'une seule noix de palme gâtée peut te gâcher tout le plaisir du vin de palme. J'ai quitté la case de Kofi Atta, je suis parti au dehors, et j'ai pris ma tête dans mes mains.

Sargie est venu au dehors avec tous les *policemans*, sauf le grand teint clair qui est resté dans la case. Il a

sorti une machine *radio* de son abomu et il a pressé quelque chose dessus, et il a commencé à parler dedans.

Inspecteur principal Donkor, ici le sergent Ofosu au rapport. Nous suspectons la présence de restes humains, chef... Nous ne sommes pas certains... Avec tout mon respect, chef, nous ne sommes pas en mesure de l'affirmer avec certitude. Nous ne sommes pas qualifiés pour... Pardon, chef. Oui, chef, nous ferons notre possible... Bien entendu, chef. Nous allons faire venir un légiste. Essayer à Koforidua... Oui, chef, nous commençons les interrogatoires aussitôt... Oui, chef... Oui, chef... Je vous tiens au courant, chef.

Quand il s'est arrêté de parler, il s'est tourné vers ses hommes. *Très bien, je veux que vous vous scindiez en trois groupes de deux et que vous interrogiez tout le monde, tous les adultes, hommes et femmes, et les enfants de ce village. Mensah, je veux que tu montes la garde devant cette case. Gavu, attends ici.*

Celui qui avait le trou dans ses dents a dit, *Oui, chef.* Et tous les autres sont partis vers la place du village.

Sargie a plongé ses mains dans la poche de sa chemise, il a sorti des arachides, et il a commencé à mâcher ça. Il s'est tourné vers moi.

Yao Poku, vous dites que vous ne savez vraiment rien de tout ceci ?

Je l'ai regardé seulement. Ce jeune homme qui a laissé son éducation à la maison, qui se permet de m'appeler Yao Poku comme ça, qui a oublié que moi-même je suis là en train de l'aider. Maintenant il veut

faire son grand *policeman*, alors il me parle grand anglais. Je voulais lui dire qu'on n'allume pas un feu sous un arbre qui porte des fruits, mais ces jeunes là croient toujours qu'ils ont inventé la connaissance. Alors je l'ai ignoré seulement.

Savez-vous qui habite ici ?

On l'appelle Kofi Atta.

J'ai commencé à marcher pour partir.

Sargie a couru derrière moi. *Où allez-vous ?*

Verser mes libations.

Il a ri, et il a gesticulé vers la devanture de la case de Kofi Atta. Gavu, *allons-y. Direction Koforidua.*

En arrivant près de l'arbre tweneboa, j'ai vu un *policeman* qui était en train de bousculer le cultivateur Asare devant les yeux de sa propre épouse et de ses enfants. Ces gens là. *Policemans, avocats, ministres*, ils n'apprendront jamais rien ; les lois des livres et le pouvoir des fusils n'enseigneront jamais les manières de faire avec les humains. Nous avons toujours vécu selon nos coutumes ; souviens-toi que le singe mangeait déjà bien avant que le cultivateur ne vienne au monde. J'ai secoué ma tête et je suis allé récupérer mon vin de palme.

Le temps que le sargie revienne, nous étions tous très fâchés. Nous nous sommes rassemblés autour de l'arbre tweneboa et nous avons refusé de donner les réponses aux questions que les *policemans* nous ont

posées. Tout le monde était là, sauf les trois garçons qui habitent maintenant dans la forêt, et le féticheur Oduro qui était avec eux, et qui nous surveillait du haut des deux arbres *prêkese* plantés près du champ d'Asare. C'est Gawana qui a dit que tous nous devions nous rassembler autour de l'arbre *tweneboa*. Il a dit, Ils ne sont pas nombreux, ils ne peuvent pas nous forcer. Pour dire le vrai, il m'a rendu tellement content *paaa!* Le garçon là ira loin. Il fréquente à l'école de Kumasi, mais il était en congé. Tu vois, même un élève comme lui, il n'a pas essayé de parler grand anglais. Gawana est un bon garçon. Il n'est pas vraiment de ce village, mais il est des nôtres. Je lui ai déjà dit qu'un jour il pourrait être un bon chasseur. Son grand-père est arrivé ici en 1954. Il s'appelait Gawana aussi, et il nous a dit qu'il avait fait tout le chemin depuis le pays *Kenya*, en marchant, et en sautant sur des *camions* quand il avait la chance. C'est Kojo Sei qui a traduit ce qu'il disait, mais nous n'avons pas cru un mot de tout ça. Kojo Sei était bien connu pour ses racontars. La chose là, c'est que Gawana était vraiment beau à voir, avec sa peau noire et lisse, sa longue figure et ses grands yeux. Tellement beau à voir qu'une des filles du village – Ama Serwaa, la fille de la sœur de la mère du mari de ma sœur – est tombée directement amoureuse de lui. (Tu sais, nos femmes peuvent choisir elles-mêmes leurs maris. À condition que les parents soient d'accord. Le mariage est une affaire de famille.) Quand il a appris à parler le *twi*, Gawana nous a raconté que c'est parce que les hommes blancs anglais coupaient les testicules

des Noirs au *Kenya* qu'il a décidé de fuir. Quand il nous a dit ça, d'abord nous avons ri. Ah! sēbi, quel homme va aller couper les testicules d'un autre? Mais il nous a montré les marques sur son dos, aux endroits où on l'avait battu en pleine rue, et là nous avons commencé à le croire. Nous ne lui avons jamais vraiment demandé son nom, mais nous avons entendu Ama Serwaa l'appeler Gawana. Et après ça, nous avons appelé tous les membres de sa famille Gawana. Grand Gawana, petit Gawana, Gawana fille, Gawana garçon, et maintenant Gawana le jeune, qui est vraiment des nôtres. Qui parle la langue twi comme le propre fils de notre chef. Qui reste debout devant tous ces *policemans* et leur dit de cesser de nous *harceler*. Ah, les ancêtres savaient de quoi ils parlaient quand ils disaient Abusua yē dom. Si ta famille ne se bat pas pour toi, qui d'autre le fera? Oui, c'est bien vrai, la famille est une arme.

L'homme que le sargie a ramené, celui qu'ils ont appelé *légisse*, c'était un ivrogne fini. J'ai bien vu ça dans ses yeux qui tombent. (Je suis un habitué de la case à vin de palme, donc la boisson là, je connais bien.) Quand Sargie a compris que ses hommes n'avaient récolté aucune information avec nous, il a crié sur eux et il les a appelés *incompétents*. Il a dit qu'ils n'avaient qu'à aller s'asseoir dans leur voiture seulement, et il a marché vers la case de Kofi Atta avec

le *légisse* et le *policeman* qui avait un trou dans ses dents. Les gens du village ont commencé à rentrer à la maison. Mon épouse, Aku, est partie avec eux mais moi, vous me connaissez, je suis resté près de l'arbre et j'ai attendu pour voir. Le grand teint clair était toujours debout devant la case de Kofi Atta, avec un fusil sur son épaule. Vraiment.

Quand ils sont sortis dehors encore, Sargie fronçait ses sourcils et questionnait le *légisse*.

Donc vous ne pouvez pas vous prononcer avec certitude sur la nature de cette chose ?

Non, je m'occupe de personnes mortes, moi. Et ça, ce n'est pas une personne morte.

Alors qu'est-ce que c'est ?

Ça pourrait être n'importe quoi. Personnellement, je pencherais plutôt pour de la matière placentaire, mais en même temps ça me paraît un peu trop gros pour que ce soit ça.

Le *légisse* a toussé, et il a craché par terre. L'homme là, il n'avait pas la santé ; ce qu'il a craché, ça avait la couleur d'une sauterelle qu'on a écrasée.

Vous êtes sûr que ce n'est pas une personne morte ?

Sergent, ça n'a pas d'os. Une personne, ça a des os.

Sargie a hoché la tête. *Veillez m'excuser, docteur.* Puis il a sorti sa machine *radio* de son abomu, il a pressé dessus encore, et il a commencé à parler dedans.

Inspecteur principal Donkor, c'est moi... Oui, chef, il est ici même, avec moi... Il dit, peut-être, de la matière placentaire... Non, chef, il n'en est pas certain... chef, avec tout mon respect, il fait bientôt nuit, et aucun

indice ne laisse penser qu'il pourrait s'agir d'un meurtre. Pourquoi ne pas simplement laisser tomber cette affaire?... Je vous prie de m'excuser, chef... Pardon... Pardon, chef... Non, je ne mets absolument pas en doute votre jugement. Inspecteur principal Donkor, je suis vraiment navré... Oui, je suis conscient du fait qu'il s'agit de la maîtresse du ministre... Bien sûr je vous fais confiance, chef. Nous allons poursuivre... Ah... Le jeune diplômé? Je ne me rappelle plus son nom, chef. Je ne l'ai jamais rencontré. C'est D. I. Baah qui l'a interrogé... Je ferai mon possible, chef... On se voit à Accra, chef.

Il a rangé la *radio* dans son abomu et il a marché vers l'arbre *tweneboa*. Le *légisse* le suivait avec le pas de celui qui va tomber.

Bon. Sargie a donné des petits coups sur la voiture, en haut derrière. *Vous ramènerez le docteur à ses compagnons de beuverie de Koforidua, et demain matin vous vous présenterez au rapport à Ring Road. Les autres, direction Accra. Sans crochet, sans détour.* Il a fait signe au grand *policeman* teint clair, qui est arrivé en courant.

L'ombre du soir descendait. Nous n'avons pas *électricité* ici, et le soleil était rouge derrière ma case. Je savais que mon épouse serait déjà en train de m'attendre. Les voitures des *policemans* ont démarré et les enfants sont arrivés en courant pour les regarder partir. Oforiwaa a commencé à chanter sa chanson *Papa Police* encore.

Mensah, a dit Sargie, *vous allez devoir rester ici cette nuit pour monter la garde sur la scène d'investigation.*

Oui, sergent.

Je sais que c'est une affaire sans queue ni tête et que tous ces gens ici sont des arriérés. Mais parce que c'est la maîtresse du ministre, on est bien obligés de faire de notre mieux. L'inspecteur principal pense qu'il connaît quelqu'un qui pourrait nous aider à résoudre l'affaire. Quand ce type arrivera demain, vous pourrez rentrer à Accra.

Oui, sergent. Il a attendu avant de dire encore, Sergent... et en grattant son crâne, pas de perdième?

Sargie a plongé sa main dans sa poche de derrière, et il a sorti beaucoup de billets. Il a sorti six billets de *cinq mille*, et il a mis ça dans la main du grand *policeman* teint clair. Et là, il s'est tourné et il a marché vers le Pinzgauer.

Maintenant le *policeman* avec le trou dans ses dents était dans la place de celui qui va conduire la voiture. Il a passé sa tête par la fenêtre et il a demandé à Sargie : *C'est qui la personne que l'inspecteur principal va nous envoyer demain ?*

Un jeune diplômé, paraît-il.

Sargie a plongé sa main dans sa poche de devant et il a sorti des arachides. *Je n'arrive toujours pas à croire qu'un village joli comme ça puisse puer à ce point.*

Ils ont ri tous les deux ensemble. Et là, Sargie s'est assis et ils ont démarré le Pinzgauer. Sargie ne m'a même pas regardé avant de partir. (Eï, qu'est-il advenu de notre peuple?)

Nous étions à notre quelque part quand ils sont arrivés ; d'abord la fille avec son *chauffeur*, et après un peu – un, un, un jusqu'à neuf *policemans*, puis le

légisse ivrogne. Et maintenant ils nous ont laissé leur grand *policeman* teint clair, un homme du peuple ga, je pense, avec une voiture de *police*, et les enfants ont grimpé dessus le soir. Et ils ont dit qu'un jeune *diplômé* va venir le lendemain. (J'étais forcé d'aller dire ça à notre chef le matin quand je me suis réveillé.) Nous avons attendu pour voir. L'homme a ses projets et les ancêtres aussi ont leurs projets, et quelquefois ce ne sont pas les mêmes. Les besoins de la terre sont plus importants que nos besoins. On ne se plaint pas. Mon père et son père avant lui étaient des chasseurs ; c'est ce qui a été décidé. Mes propres fils, les deux, ils ont choisi de ne pas prendre ma suite ; ils sont partis dans la famille de leur mère, plus au sud. Alors je suis le dernier chasseur de ce village. J'ai vu toutes les choses étonnantes des forêts et des rivières et je les ai racontées à beaucoup de jeunes hommes mais tous, ils ont préféré partir à la ville et gagner de l'argent. Même l'histoire du jour où j'ai décidé de suivre le cours du fleuve Densu ; quand j'ai descendu le fleuve dans une pirogue en apprenant le chant des oiseaux pendant que le courant me portait ; quand j'ai regardé tous les papillons avec leurs dessins différents, qui volaient ici ici le long des rives du fleuve ; quand j'ai laissé filer ma main dans l'eau comme un poisson qui a glissé dans le fleuve jusqu'aux mangroves du sud, où j'ai vu mon épouse qui se baignait nue dans les eaux ; son derrière large et sombre, ses jambes fortes et arquées, sa beauté plus grande encore que celle du python royal. Mais même cette histoire ne les charme pas. Ils disent qu'en temps d'aujourd'hui il y a de

belles femmes partout. Et je leur dis que ce n'est pas seulement une question de beauté, parce que la beauté ne paye pas les dettes. Mais est-ce qu'ils écoutent seulement ?

Le féticheur Oduro a du mal à recruter un assistant, et les jeunes gens ne lui font plus confiance ; ils veulent des comprimés, et il n'a que des herbes à leur donner.

Les choses ont changé. Mais la nuit tombe toujours de la même façon.

J'étais resté trop longtemps au dehors, et il était temps pour moi de retrouver mon épouse. Le grand *policeman* teint clair était en train de fumer quelque chose. Je pouvais sentir ça. S'il voulait vraiment rester éveillé, il aurait dû mâcher la noix de kola ; la fumée n'aide pas à garder les yeux ouverts. (Ah, Kofi Atta ! à cause de toi tous ces gens sont venus faire comme bon leur semble dans notre village.) Mes yeux ont vu ce que la bouche ne peut pas raconter, mais il est dit que la vue de la mort, *sɛbi*, ne doit pas empêcher l'homme de dormir. Alors je suis rentré à la maison. Ceux qui ont vécu savent que l'ombre n'est là que pour un temps ; le matin apporte avec lui sa lumière.